

Vendredi 15 Xbre 1916.

Ma petite Louise,

Deux jours de suite, je n'ai écrit de petits mots; aujourd'hui je reprends de fil un peu plus longuement.

J'ai retrouvé un gros village où j'avais cantonné pendant la ^{1^{re}} quinzaine de juillet; quoiqu'assez près du front, les obus l'ont laissé intact; même l'église, haut perchée et sans doute importante au point de vue militaire, n'a pas reçu une seule égratignure. J'en conclus que les 4 derniers mois ont été très calmes ~~par~~ par ici. Je ne suis pas mal logé: une couchette de paille sur brillage dans une pièce bien close; d'ailleurs le nombre de ces couchettes est maintenant considérable sur tout le front, et grâce à elles on dort bien; leur seul inconvénient, c'est de conserver soigneusement les parasites des occupants successifs; pourtant j'en reste encore indemne. Parmi mes copains, j'ai un gars qui vient d'être évacué, et un pointeur qui fait toujours lit de milieu; j'attends mon tour.

Mon notaire vient de rentrer de permission, et comme c'est un gars très réfléchi, j'écoute attentif.

-vement ses observations et réflexions. Les voici ; d'abord
le moral de l'intérieur baisse d'une manière effrayante
pour plusieurs raisons : déception profonde consécutive
aux défaites roumaines et ^{faux} événements grecs, gêne dans
l'alimentation et crainte de privations prochaines,
peur d'une mobilisation civile éventuelle, peur du
retour des poilus dont l'état d'esprit violent pourrait
engendrer des troubles. Mais la mortalité est énorme
chez les vieux, par suite du surmenage et des soucis.
Par contre, les jeunes ne veulent plus d'enfants, la
natalité tombe à rien ; les maladies vénériennes se
répandent dans les campagnes : son beau-père (médecin)
a eu 3 cas à soigner en 2 jours. Voilà l'impression
modérée qu'il nous rapporte des campagnes du Dobroua.
Je me garderai bien d'y ajouter mes réflexions
personnelles.

En as lu - avec une pointe d'émotion proba-
blement - l'invite à la paix qui nous est faite offi-
ciellement par les Boches. Comme moi, tu sais
qu'il n'en sortira rien pour l'instant, et qu'il

n'en peut rien sortir quels que soient les hommes qui dirigent nos affaires ; le bruit ne paraît pas mûr aux dirigeants alliés, et peut-être en effet ne l'est-il pas ; nous aurons certainement une campagne de printemps, peut-être davantage. Je t'affirme cela carrément, parce qu'il ne faut pas se bercer d'illusions.

Quoi qu'il en soit la tentative boche aura des conséquences sérieuses, dont q. q. unes ont été indiquées par la presse ; de celles-là je ne te dirai rien. Mais il y en a une dont on ne parle pas, et pour cause : c'est le trouble jeté dans l'âme des poilus. La plupart raisonnent d'une manière un peu simpliste et se disent : ce n'est donc pas l'Allemagne qui veut la guerre, ce sont donc nos dirigeants ? et se devinent quelle influence cette conclusion aura sur eux. Ce bruit de paix les a profondément intéressés ; ils étaient bien curieux à observer pendant ces 2 jours : attroupés, attendant puis lisant avidement les journaux, gesticulant, disant, criant ; ils étaient remués jusqu'au fond. — Mais on va, je crois, commettre

une faute qui aggravera sérieusement l'influence
fâcheuse que je note déjà; les gouvernements alliés vont
repousser hautement et de premier abord les ouvertures
allemandes, sans demander à connaître les conditions
des austro-bosches; ils ne pourront ^{donc} pas dire avec
précision en quoi ces conditions sont inacceptables;
et alors, les ignorants et les mal-informés en concluront
que les alliés refusent les conditions de paix quelles
qu'elles soient. Si cette faute est commise, je crains
qu'elle n'ait, sur le front et à l'intérieur, des
conséquences redoutables.

Le pire, c'est que le pays est maintenant
profondément divisé sur cette question de la guerre; voir
les séances de la Chambre; Briand a eu 344 voix sur 600
députés, il y a une huitaine, et c'était déjà bien peu
dans une question aussi vitale. Hier, après les remaniements
ministériels, il n'a eu que 310 voix, guère plus de la
majorité absolue, avec un déchet de plus de 30 voix.
Les attaques personnelles ont été très vives à la
tribune; évidemment l'union sacrée est morte à

la chambre, et cela fera vite tâche d'humble dans le pays. Ce n'est pas gai, car on se dit : si nous avons échoué pendant 28 mois de concorde, comment réussirions-nous en quelques mois de discorde ?

Je note un autre fait - qui n'est peut-être qu'une coïncidence, mais une coïncidence singulière ; depuis 2 ou 3 jours, nous ne recevons presque plus de journaux indépendants, par contre les grands "bourreaux de crâne" fontament : *l'abbatin*, *Journal*, *bebo* et *futti* quant. Comme les journaux nous sont vendus par l'armée, nous ne faisons lire que ce qu'elle veut bien ; j'ai parcouru *l'abbatin* d'aujourd'hui : il est hideux de mensonges et d'impudence ; pour peu que cela continue, je m'abonnerai à un journal de mon choix.

Si je te répétais ce que j'ai entendu dire au sujet de Brizon expulsé de la chambre, tu en serais surprise, le moins que j'en puisse répéter, c'est qu'on lui fait bien involontairement une énorme popularité parmi certains peuples, et qu'ici on répète presque comme un

reprend sa fâmeuse phrase : « Nous les aurons, le million de morts, et les cent milliards de dettes. . . » J'en suis moi-même suffoqué, sans d'ailleurs y attacher une importance exagérée, ni surtout immédiate.

— Je reviens à nos soucis personnels ; veillez bien à vos tentes, car vraiment je pense que jamais un commencement d'hiver ne les avait tant éprouvées ; toi surtout, tu me fais l'impression d'être peu résistante ; il faudrait voir s'il ne serait pas possible d'y remédier par une alimentation à la fois plus légère et plus substantielle ; pense à cela sérieusement. Le nouveau succès d'André me fait plaisir, pour lui surtout ; et la visite de ce bon petit Galley ne m'est pas indifférente.

Sur moi, rien à ajouter ; j'ignore combien de jours nous serons ici, et où nous irons ; d'ailleurs je te rappelle que notre correspondance est impitoyablement censurée, et qu'il faut prendre son parti de ce qu'on ne peut empêcher.

La-dessus, je te prie de faire mes caresses aux enfants, et de recevoir mes bien tendres embrassades. Je t'embrasse
Jean